



*Petit Courrier des Dames.*  
*Rue Meslée N. 25.*

*Robe de percale garnie de Volans renversés, Chapeau de paille de riz orné de deux oiseaux posés sur une branche de bruyère, et d'une écharpe en crêpe lisse. Des magasins de M<sup>me</sup> Morel.*



569

mal paginado)

(IV<sup>e</sup> ANNÉE.)

N<sup>o</sup> XXXIV.—TOME VII.

273

20 JUIN 182



# PETIT COURRIER DES DAMES

ou

*Nouveau Journal des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



~~~~~  
Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois,  
dont une d'homme.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois..... 9 fr.  
pour six mois..... 18  
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N<sup>o</sup> 25;  
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue  
St-Louis, N<sup>o</sup> 46, au Marais, et rue de Richelieu, N<sup>o</sup> 67.  
MARTINET, libraire, rue du Coq-St-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone place*;

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C<sup>ie</sup>, libraires, sur le Rokin.

A LÉIPSICK,

Chez MM. Zschech und Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

## MODES.

### SUITE D'UN BAL D'ENFANS.

L'aimable enfant dont on célébrait la fête ne se distinguait,  
au milieu de ses compagnes, que par un bouquet de pervenche  
blanche et bleue; cette fleur, chère à Jean-Jacques, tressée



en couronne, pressait son front candide, et, comme un touchant emblème, rappelait involontairement le souvenir du bienfaiteur de l'enfance. Sa blonde chevelure, abandonnée à elle-même, tombait en longs anneaux sur ses blanches épaules; ni l'or, ni les perles ne venaient, par leur éclat, troubler la ravissante harmonie qui régnait dans sa parure; tout était simple, doux et naïf comme sa beauté.

Cependant les sons vifs et joyeux du galoubet rappelèrent les jeunes danseurs à leurs engagements; chaque couple arrive, et se place en folâtrant; une immense contredanse se forme, et présente sur quatre faces un coup d'œil enchanteur; la joie la plus vive et la plus pure anime ces charmantes physionomies; aucune pensée fâcheuse, aucun pressentiment de l'avenir ne trouble la sérénité de leur regard; la coquetterie et ses dehors trompeurs, la vanité blessée ou satisfaite, ne vient point gâter l'expression de leur sourire; tout entiers au plaisir qui les rassemble, ils suivent sans efforts ses douces lois; tels on nous peint les fortunés habitans des cieux, se jouant pleins d'innocence et de beauté, au milieu d'une atmosphère de lumière, de parfums et d'harmonie.

Bientôt une sorte d'attendrissement se mêla à mon admiration: je considérais ce peuple enfant, et, par une illusion causée par l'absence de tout objet de comparaison, j'avais dans ma pensée l'âge de ces aimables créatures; elles m'offraient encore la rare et touchante image de la jeunesse dans sa fleur, unie à tout ce que les grâces, la beauté, ont de plus fugitif, de plus touchant, et déjà je prévoyais les noirs orages qui devaient peut-être frapper ces fleurs délicates et chéries! Je voyais la maladie, le chagrin, les passions, décolorer ces joues si fraîches, flétrir l'éclat de ces yeux si vifs et si doux, et mon cœur se remplissait d'une émotion semblable à celle que nous cause la vue d'un beau verger, lorsque, dans les premiers jours du printemps, nous craignons encore des nuits froides et perfides.

Êtres charmans! pensai-je en les quittant, puisse se prolonger long-tems pour vous cette saison couronnée d'espérance, et ses heureux prestiges adoucir les amertumes auxquelles l'étude des sciences et plus encore celle de la vie, vont vous soumettre! Puissent surtout vos parens, aussi sages que tendres, ne pas renouveler trop souvent ces fêtes brillantes,



nuisibles à votre santé, à la simplicité de vos mœurs, et blaser ainsi vos jeunes âmes sur des plaisirs qui appartiennent à un autre âge; alors, conservant la candeur de vos fronts, la fraîcheur de vos lèvres, la pureté de vos cœurs, dans quelques années vous nous offrirez des modèles de grâce, de force, d'amabilité, dignes de la nation à laquelle vous appartenez.

E. V.

La mode des grandes pélerines en mousseline, par la disposition de leur nouvelle coupe, vient varier un peu l'uniformité des corsages en blouse; ces pélerines descendent très-bas sur le dos, sont échancrées sur les épaules, et le devant vient se perdre dans la ceinture, de manière que le corsage de la robe se trouve presque entièrement caché.

On fait subir aussi une petite variation aux remplis des blouses, lorsqu'elles sont formées par une étoffe rayée; ce changement consiste à rapprocher l'un contre l'autre, en sens inverse, deux plis en biais, de manière à ce que les raies, se rejoignant parfaitement vers le milieu, forment des chevrons autour du jupon; ces doubles remplis se posent toujours sur trois rangs.

Pour toilette de concert ou de première représentation, il est de très-bon ton d'avoir une robe de tulle de fil, brodée en très-fine laine de couleur; un semé de petits pois, brodé en laine gros jaune sur une robe de tulle blanc, produit un effet délicieux. Nous en avons vu une dont les pois, un peu plus grands, étaient moitié noirs, moitié rouges. Une ruche de tulle, bordée de petits liserés des deux mêmes nuances, en formaient la garniture.

Un seul esprit sert quelquefois d'ornement à une belle paille d'Italie. Sur une paille de riz on voit un bouquet de marabouts, soutenu par de petits oiseaux qui semblent s'être échappés des forêts les plus lointaines, pour venir se fixer sur la tête d'une jolie femme; tantôt le gracieux colibri se balance mollement sur la branche flexible d'un marabout, tandis que



l'oiseau mouche se suspend à son léger duvet, ou que la jeune hirondelle dérobe sous ses ailes les faibles racines du bouquet qui l'ombrage; d'autres fois enfin ces gentils oiseaux sont perchés dans une branche de verdure, ainsi qu'on peut le voir dans le chapeau à *l'Ariane* que nous donnons aujourd'hui. Cette mode a plus d'un avantage pour une femme tant soit peu coquette; car les charmes de sa figure fixent l'attention des jeunes admirateurs de la beauté; elle a quelque droit d'attirer aussi les regards d'un grave et savant personnage qui, malgré l'autorité de ses principes, trouverait peut-être fort doux de continuer un cours d'histoire naturelle en contemplant les traits d'une jeune et charmante femme.

## NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. J.-L. DAVID;

AVEC PORTRAIT (1).

La Biographie d'un grand artiste est toujours semée de traits originaux, d'anecdotes piquantes qui peignent à la fois son caractère et celui des personnages qui se sont trouvés en points de contact avec lui. Aussi la Notice que nous annonçons en présente-t-elle un grand nombre de ce genre, qui en rendent la lecture fort attachante. Nous nous contenterons d'en citer une très-gaie, et qui donnera une idée du caractère particulier de M. David :

« Un moment d'impatience d'une femme célèbre à Paris,  
 » par sa beauté, ses rapports avec plusieurs femmes d'esprit  
 » et des hommes d'un nom et d'une réputation remarquables, et devenue encore plus célèbre par les témoignages d'estime qu'elle reçoit aujourd'hui dans la retraite,  
 » M<sup>me</sup> R....., nous a privés d'un ouvrage auquel  
 » M. David renonça non sans regret, dans un moment  
 » d'humeur. Ce peintre avait commencé son portrait, posé  
 » de manière à pouvoir développer tout ce que les grâces  
 » ont de plus séduisant. Distract par d'autres occupations,

(1) Un vol. in-12, papier fin satiné, 1 fr. 50 cent. Chez Dondey-Dupré, père et fils, imp.-lib., rue St-Louis, n° 46, au Marais; et rue de Richelieu, n° 67.



» il allait trop lentement au gré de celle qu'il peignait. Soit  
 » espoir de trouver plus de célérité dans un autre artiste,  
 » soit qu'elle eût besoin d'un second portrait, elle s'adresse  
 » à un des premiers élèves de David. Celui-ci, par respect  
 » pour son maître, confidant du travail déjà avancé, et qu'il  
 » avait vu chez lui, lui communique cette demande; M. David  
 » invite son élève à la satisfaire. Mais au moment où elle se  
 » présenta pour finir ce portrait si désiré: *Madame*, lui dit  
 » David, *les femmes ont leur caprice, les artistes en ont*  
 » *aussi; permettez que je satisfasse le mien; je garderai votre*  
 » *portrait*, et rien n'a pu le décider à le finir. »

Félicitons l'auteur de la Notice, de beaucoup de faits inconnus qu'il nous raconte, et des souvenirs intéressans qu'il nous retrace. Félicitons-le surtout de ce qu'il a su distinguer l'artiste du citoyen. Qu'importe en effet, pour les arts, la vie politique de celui qui les illustre? Cicéron, Sénèque et tant d'autres, ont aussi marqué dans les révolutions; mais ce n'est point à ce titre que leurs noms sont devenus célèbres parmi nous.

## PETITE REVUE THÉÂTRALE.

### *A Madame Coraly de T.*

Vous voilà donc, depuis quelques jours, Madame, à quatre-vingts lieues de la capitale, obligée, pour savoir ce qui s'y passe, de vous en rapporter aux journaux, et de partager alors le sort de ce philosophe qui doutait de tout. Plus je réfléchis sur une pareille situation, plus je la plains; je veux donc, si je le puis, essayer de l'adoucir. Vous le savez, Madame; occupé à ne rien faire (quelques bleuettes peuvent bien être considérées pour rien), je fréquente tous les spectacles, et souvent même, dans une soirée, je vais rire à un mélodrame, pleurer à un vaudeville, une comédie, et bâiller à un opéra-comique, voire même à un grand opéra, pour faire comme tout le monde. En voyant souvent, on compare; et, à force de comparer, on finit par juger; de même qu'à force de forger, on finit par devenir forgeron. J'ai pris l'habitude de mettre en notes, tous les soirs, les observations que m'ont suggérées les diverses représentations auxquelles j'ai assisté, et ce sont ces mêmes notes que je vous adresse aujourd'hui. Ne m'informant jamais de la manière de penser de tel ou tel auteur, s'il est de l'Athénée ou de la société des Bonnes Lettres, etc., etc., je ne vois au théâtre que l'ouvrage seul; c'est vous dire assez que je ne suis pas journaliste. D'après cet aveu, vous saurez à peu



près, Madame, à quoi vous en tenir sur l'opinion que je vais émettre. Je dis à peu près, car je ne prétends pas en effet être infaillible. On a dit, et même en latin, qu'il est de l'essence de l'homme de se tromper (1); je puis donc errer, mais si le jugement que j'aurai porté sur telle ou telle pièce n'est pas tout-à-fait exact, ce sera cependant sans aucune intention de ma part; c'est ce que tout le monde ne peut pas dire. Or sus, je vais vous parler des ouvrages joués depuis votre départ.

GYMNASE DRAMATIQUE. — Ce théâtre a donné presque de suite deux nouveautés : d'abord les *Emprunts à la Mode*. Rien n'est si commun de nos jours que les emprunteurs; emprunteurs d'argent, emprunteurs d'esprit, tous sont à la mode. Il y a cependant entr'eux une grande différence : les premiers, volés par les prêteurs, sont bientôt ruinés; et les seconds, en s'appropriant l'esprit des autres, s'enrichissent assez souvent. L'espèce de prêteurs que MM. Frédéric de Courcy et Ferdinand Langlé viennent d'attaquer sur la scène, n'est pas nouvelle : depuis long-tems, dit-on, elle exerce dans l'ombre ses honteux trafics. Ces véritables vampires s'y prennent si bien, dit-on encore, que le bras de la justice ne peut les atteindre. Nos auteurs ont donc voulu les traduire au tribunal de l'opinion publique, et voici comment ils ont établi les faits de leur acte d'accusation. Un jeune homme, encore mineur, orphelin, nommé je crois Eugène, habite à Paris la maison de sa bonne maman, qui se trouve à la campagne. Pour soutenir un genre de vie que le bon genre permet, et que ses ressources lui défendent, il est obligé d'avoir recours, non pas à un prêteur d'argent, mais à un soi-disant négociant, qui lui vend, à des prix exorbitans, divers objets tels que des instrumens de musique, des singes, des jouets d'enfans, des cachemires, etc., et qui lui fait contracter des lettres de change, datées de l'époque où Eugène aura atteint sa majorité. Les marchandises sont apportées, mais notre jeune homme a besoin d'argent. Le prêteur se charge alors de lui trouver quelqu'un qui reprendra le marché, moyennant une grande perte de la part d'Eugène. La bonne maman de notre étourdi arrive avec sa petite-fille, sœur d'Eugène. Elle voit tous ces objets, et apprend d'un domestique que son petit-fils en a fait l'emplette. Le cachemire est donné à la sœur d'Eugène par la bonne maman, et, au moment où la jeune personne s'admire revêtue de ce schal, Eugène arrive avec un autre négociant, qui, le sac d'argent sous le bras, venait pour acheter les divers objets, et principalement le cachemire; le brocanteur se retire, et emporte ses fonds. Eugène est désolé; cet argent était destiné pour son cousin, qui, ayant répondu pour un ami, est obligé de payer, et se trouve sans argent. La bonne maman pardonne à Eugène en faveur de cette bonne intention; le prêteur, cette fois, remporte ses marchandises, et manque une belle affaire. Le cousin qu'Eugène voulait obliger épouse la sœur de ce dernier, et la bonne maman emmène son petit-fils loin de Paris. Cette fable est sans intrigue. L'intention de vouer au mépris public une espèce de prêteurs,

(1) *Errare humanum est.*



disons le mot, une espèce d'escrocs, était très-louable, mais, dans une semblable circonstance, on ne peut pas juger sur la seule intention. Les auteurs n'ont pas épargné l'esprit dans cette bleuette, et c'est à ce prix qu'ils ont obtenu le petit succès de leur ouvrage.

*Le Baiser au Porteur*, tel est le titre et le sujet de la seconde nouveauté du Gymnase. Faire un vaudeville sur un baiser, c'est prendre un sujet bien léger..... dans le siècle présent. Du tems de la chevalerie, on aurait rompu plus d'une lance pour en obtenir un seul. Un serment devenait inviolable, s'il était scellé d'un baiser: le baiser était alors un gage de fidélité, il tenait lieu de fiançailles..... Maintenant, comme dit La Douceur dans *Matin et Soir des Variétés*, maintenant ce n'est plus ça. » C'est une petite monnaie qui circule, il est vrai, mais qui bien souvent n'est pas de très-bon aloi. Les auteurs du *Baiser au Porteur*, gens d'esprit, MM. Scribe enfin, Decourcy et Justin, ont cependant fait un fort joli petit ouvrage sur le baiser; voilà la fable qu'ils ont imaginée.

Derville, jeune étourdi, s'est réfugié à la campagne pour éviter ses créanciers (ce n'est pourtant pas en Belgique). Il appelle à son secours toute sa philosophie pour se consoler, dans sa retraite, d'un mariage qu'il a manqué, et, voyant passer une noce de village dont la mariée est jolie, il l'accoste, lui parle, l'embrasse.... le tout par philosophie; car il prend le tems comme il vient et le plaisir où il se trouve. Mais Thibault, le nouveau marié, ne voit pas cela aussi philosophiquement; il se fâche, et tout rouge. Derville, pour l'apaiser, lui promet de le mettre à même de prendre sa revanche. Pour accomplir cette promesse, il fait, sur papier timbré, un bon pour un baiser, payable à vue, à l'ordre de Thibault; la personne que Derville épousera acquittera ce bon. Bientôt Mme de Vervelle et sa nièce Jenny, que Derville avait dû épouser, arrivent dans ce village. Le mariage rompu se renoue, et Thibault se voit sur le point d'être payé par Jenny. Mais celle-ci, connaissant l'obligation de Derville, exige de Thibault la remise du billet; à ce prix la ferme du château est à lui. Thibault n'a plus le billet; Jeannette sa femme, qui l'a trouvé chez elle où son mari l'avait déposé, l'a escompté au major du régiment dont Derville est le colonel; ce dernier va le réclamer au major, et se battre avec lui. Jenny, n'osant avouer à sa tante le motif du nouveau refus qu'elle fait d'épouser Derville, s'excuse en disant que ce jeune homme a des créanciers. Derville, qui survient, l'entend, et convient que Jenny a dit vrai. Mme de Vervelle connaît bien quelques petites aventures de Derville, mais, eu égard au tems présent, elle le regarde comme un Caton, et, pour lever tous les obstacles, se charge de payer toutes les dettes du colonel, dont les créanciers, qui l'ont suivi, sont près de là; Mme de Vervelle va régler avec eux. Elle revient ensuite avec les billets acquittés, et unit les amans. Tout le village vient aussi pour les féliciter. Thibault, qui est parvenu à ressaisir son billet, se présente pour en avoir le paiement. Mme de Vervelle s'est chargée d'acquitter toutes les dettes de Derville..... Elle acquitte donc encore cette dernière, et Thibault, à titre de dédommagement, obtient le bail de la ferme.



Vous sentez, Madame, combien de jolis mots ce sujet et ces situations pouvaient fournir aux auteurs ? aussi leur ouvrage en fourmille. Quelques détails, toujours charmans, ne sont pas toujours très-vraisemblables ; mais il est impossible de tourner autour de la vérité avec plus de grâce et d'esprit qu'ils l'ont fait. Les couplets de ce vaudeville sont pleins de délicatesse et de gaieté, et le dialogue étincelle de saillies heureuses, vives et piquantes. Gontier a joué le colonel avec un naturel parfait ; il est impossible de mieux jeter les mots que cet acteur. Madames Dormeuil et Théodore, l'une dans le rôle de Jeanette, et l'autre dans celui de Jenny, ont été charmantes ; Bernard-Léon a fait pouffer de rire dans le nouveau marié Thibault. D'après tout ce que vous venez de lire, vous devinez le succès de l'ouvrage. Deux sifflets cependant ont voulu le troubler ; il y a des gens qui ne peuvent pardonner aux autres d'avoir de l'esprit ; le pauvre voit rarement le riche, sans en être jaloux.

VARIÉTÉS. — *La Femme de Ménage*. Cet ouvrage, assez faible, se refuse presque à l'analyse. Il s'y trouve quelques situations qui décèlent de l'observation, mais pas de comique et pas de traits dans le dialogue. Les auteurs ont compté sur l'effet que pourrait produire, aux yeux des spectateurs, Potier sous des habits de femme. Cet acteur joue la femme de ménage ; mais, malgré le talent qu'on lui connaît, il n'a pu rien faire d'un rôle qui n'est rien. Brunet représente un vieil avocat, et il est dans ce rôle, comme dans tous les autres, plein de vérité. Tousez joue bien le jeune avocat ; Mlle Félicie a tiré tout le parti possible d'un rôle de jeune veuve. Son ton décent, ses manières doivent justifier, et justifient en effet, aux yeux des parens du jeune juriconsulte, le choix que leur fils a fait de cette jeune veuve pour en faire bientôt son épouse. Conclusion : le jeu des acteurs a sauvé l'ouvrage.

Il me resterait encore à vous parler, Madame, de deux mélodrames qui ont réussi : *le Commissionnaire*, au théâtre de la Porte-St-Martin, et *Minuit ou la Révélation*, au théâtre de la Gaité, plus d'*Alfred ou la Bonne Tête*, vaudeville joué au théâtre de la rue de Chartres. Mais cette lettre est déjà bien longue, et j'ai besoin de reprendre haleine. D'un autre côté, ces trois pièces me fourniront le sujet d'une deuxième lettre, et une nouvelle occasion de m'entretenir avec vous, si vous le permettez ; je suis d'avis qu'il faut ménager ses plaisirs.

Veuillez agréer, etc.

JULES C.

N. B. Cette lettre nous ayant été communiquée lorsque nous nous trouvions sans article de spectacles, pour notre Numéro du 15, à cause de l'indisposition de notre Rédacteur, nous avons demandé à la publier pour remplacer la Petite Revue des Théâtres.

D. T.

Directrice du Petit Courrier des Dames.

A ce Numéro est jointe la Planche 226.

---

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St-Louis, N° 46, au Marais.